

QUE SIGNIFIE « NE PAS PENSER » ? ILLUSTRATION À PARTIR DE L'ANALYSE DU LANGAGE DE L'IDÉOLOGIE EN CONTEXTE POLITIQUE

Introduction

**Jean René MABWILO
KABUYA,**
Docteur en
Philosophie
(Université Catholique
du Congo) ;
Chercheur-Master
en Criminologie
(Université de
Kinshasa).
jrmabwilo@gmail.com

L'homme a une inclination à penser, c'est-à-dire à faire davantage avec ses aptitudes intellectuelles pour connaître, agir, dire ce qui est et ce qui n'est pas. Mais que peut signifier philosophiquement *ne pas penser* ? Aborder une telle problématique ne va pas de soi, car elle peut constituer une auto-destruction pragmatique. Dans cette étude, nous tenterons de réfléchir, par absurde, sur l'essence de la pensée, à partir de l'analyse de la fonction instrumentale du langage de l'idéologie en politique, que nous qualifions de « langue de bois ». Il s'agit là, pour nous, de souligner que le langage idéologique provoque l'inaptitude à penser. Cette inaptitude à penser n'est pas la stupidité, parce qu'on peut la retrouver même chez des gens extrêmement « intelligents », mais pris en étau par des idéologies néfastes et destructives pour un exister meilleur. Or, le besoin originel de penser, tout en étant une entreprise souvent dangereuse, ne peut être satisfait que par le fait de penser.

Il nous semble que le pouvoir totalitaire, politiquement inauthentique, soit un terrain tout à fait privilégié pour le type d'analyse que nous nous proposons d'entamer. Car la nature du langage utilisé par ce pouvoir est d'accomplir la visée idéologique : mépris absolu du contraire et du contradictoire. Dans ce sens, le langage de l'idéologie est « mise en retraite de la pensée » et autodestruction du langage. Alors que l'essence du langage c'est de dévoiler la vérité, par-delà la fonction de codification et de communication. Mais dire la vérité, c'est tout à la fois sortir les pensées et les choses de leur « opacité » d'avant le langage, en vue de leur visibilité.

C'est cette hypothèse que nous tâcherons de rendre plausible dans les pages qui suivent, en

ayant bien à l'esprit que c'est de l'indétermination – comme ouverture – du langage que se situe le mensonge politique que la pensée se fait à elle-même, en bloquant son opérationnalité comme pensée. Pour ce faire, notre marche se fera en cinq stations. À la première station, nous nous pencherons sur le concept d'« idéologie », en soulignant son rôle pour un pouvoir politique. À la deuxième station, nous focaliserons notre attention sur le langage idéologique comme dénégaration de l'essence du langage et expression d'« anesthésie générale » de la pensée. De là, à la troisième station, nous montrerons que ce langage idéologique, dans le contexte totalitaire, vise l'endoctrinement des masses. Ensuite, au quatrième moment, nous mobiliserons la notion arendtienne de « banalité du mal », comme illustration manifeste d'absence de pensée ; pour enfin, à la dernière station, essayer de donner des implications relatives à l'essence même de la pensée authentique et salvatrice.

1. L'idéologie et son rôle politique

Le concept d'« idéologie » a une sémantique notoirement imprécise. Si dans sa conception négative, qui remonte à Marx-Engels¹, elle désigne les « fausses idées », qui s'opposent à la connaissance « objective »² ; à l'origine, cette notion d'idéologie n'avait pas ce sens péjoratif. C'est le philosophe français Antoine Destutt de Tracy³ qui introduisit le terme d'idéologie, pour nommer une nouvelle discipline dont l'objet d'étude serait les idées : *l'idéologie*. Cela fait situer historiquement le mot « idéologie » au vocabulaire du monde moderne : « Dans ce monde de la rupture, du changement, où les peuples comme les individus sont confrontés les uns avec les autres (...), ces peuples sont bien obligés, pour s'adapter à leur nouvel environnement physique et humain, d'inventer des idées, des techniques, une nouvelle manière de vivre, bref, une idéologie. Car une idéologie, c'est, en vue de l'action, un ensemble cohérent d'idées ; c'est-à-dire de principes intellectuels et de valeurs spirituelles »⁴. Ainsi, par exemple, est idéologie ce qui a comme nom « capitalisme, fascisme, nazisme, judaïsme »⁵.

Sur le champ politique, une idéologie a pour but de légitimer les sujets et les actions qu'ils posent dans l'exercice ou la conquête du pouvoir. C'est d'ailleurs ce qui caractérise la politique moderne qui est

1 Cf. K. MARX et F. ENGELS, *L'idéologie allemande*, Independently Published, 2019.

2 Pour une étude plus détaillée sur la notion d'idéologie, voir par exemple M. BILLIG, *Ideology and Social Psychology*, Oxford, Basil Blackwell, 1982 ; T. EAGLETON, *Ideology. An Introduction*. London, Verso Eds., 1991 ; J. LARRAIN, *The concept of Ideology*, London, Hutchinson, 1979 ; S. ZIZEK, *Mapping ideology*, London, Verso, 1994.

3 Le terme d'« idéologie », qui signifie « science des idées », a été prononcé, pour la première fois, en 1795, à l'Institut national par Destutt de Tracy. Cf. A. DESTUTT DE TRACY, *Éléments d'idéologie*. IV^e et V^e parties. *Traité de la volonté et de ses effets*, Paris, 1815. L'auteur est aussi fondateur, en 1795, de la *Société des idéologies* qui était un groupe de penseurs dont il fut le chef alors qu'il était sénateur.

4 L. S. SENGHOR, *Liberté 3. Négritude et civilisation de l'Universel*, Paris, Seuil, 1977, p. 291.

5 *Ib.*, p. 338.

consubstantiellement idéologique par ses actions et initiatives⁶ ; de telle sorte que nous vivons dans une époque qualifiée d'« âge idéologique »⁷.

Afin de ne pas nous plonger dans un flot de détails, notons de manière abrégée⁸ que le concept d'idéologie renvoie aux croyances particulières fondamentales des groupes de personnes. Ces idées peuvent, dans certains cas, être positives – à l'instar de la négritude de Senghor⁹ – lorsque les acteurs sont bien intentionnés, ont une vision, un idéal, un programme et l'intention véritable d'améliorer le vécu interne et externe de leurs populations ; mais elles peuvent aussi être complètement négatives, lorsque ceux qui sont au pouvoir déploient leur intelligence pour se maintenir à tout prix, en usant de la démagogie, du mensonge et en muselant tout discours contradictoire ou contraire – c'est ce deuxième aspect qui nous intéresse. Dans ce cas, c'est la domination totale qui est visée. Il en va de même pour des opérateurs politiques qui sont en dehors du pouvoir et qui, sans vision ou programme clair, sont susceptibles de s'« idéologiser » et devenir un danger dominant pour la nation.

Il y a généralement une dialectique entre ces deux groupes. Ngoma-Binda¹⁰ qualifie les premiers de *groupe du dedans*, et le second de *groupe du dehors*. Le groupe du dedans considère que le changement est un saut dans l'inconnu, il doit donc être différé le plus loin possible dans le temps, et que le jouisseur politique doit lutter bec et ongles contre son départ. Par contre, le groupe du dehors – parfois aussi idéologisé – semble voir dans le changement un devoir de respect et d'application des règles démocratiques, un devoir de rejet de toute mauvaise gouvernance, et un espoir de salut en termes de vie meilleure ; alors que souvent, c'est la logique du « *Ote-toi, c'est notre tour de manger* » qui sous-tend les actions. Dans le chef des personnes idéologisées, il y a donc, d'une part, des peurs de partir et de perdre les plaisirs et les privilèges ; et d'autre part, des espoirs d'accéder à la « mangeoire ».

Si le domaine politique est profondément idéologique, il en est de même pour le langage politique idéologisé. D'une certaine façon, le langage idéologisé constitue le médian des idéologies, en ce sens que ce n'est qu'à travers le langage qu'elles peuvent être « exprimées » ou « formulées » *explicitement*. Les autres pratiques politiques ne font

6 Sur ce point, lire J. FREUND, « Qu'est-ce que la politique idéologique ? », in *Revue européenne des sciences sociales*, t. 17, n° 46, *L'ubiquité de l'idéologie. Hommage à Raymond Polin* (1979), pp. 139-146.

7 Sur cette expression, voir K. LOEWENSTEIN, « Les systèmes, les idéologies, les institutions politiques et le problème de leur diffusion », in *Revue française de science politique*, vol. 3, n° 4 (octobre – décembre 1953), pp. 677-698.

8 Pour des amples détails sur le concept d'« idéologie », lire T. VAN DIJK, « Politique, idéologie et discours », in *Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n° 21 (2016), on line, URL : <http://journals.openedition.org/semen/1970> (consulté le 2 février 2023).

9 L. S. SENGHOR, « La Négritude comme culture des Peuples noirs, ne saurait être dépassée », in *Hommage à Léopold Sédar Senghor, homme de culture*, Paris, Présence Africaine, 1976, p. 54.

10 Cf. NGOMA-BINDA, *Philosophie du droit politique pour l'État le meilleur*, Kinshasa, Presses de l'Université Catholique du Congo, 2022.

qu'appliquer, extérioriser et montrer implicitement les idéologies. Aussi est-ce à travers le langage que les idéologies politiques sont acquises, exprimées, apprises, propagées et contestées. Or, souvent, le langage de l'idéologie est une « anesthésie générale » de la pensée.

2. Le langage de l'idéologie comme « anesthésie générale » de la pensée

Il convient de noter, de prime abord, que la particularité du langage idéologisé est sa prétention à l'universel, en charriant tout à la fois une certaine conception du réel et du savoir. Dans ce sens, ce type de langage prétend produire des vérités absolues, totales et indiscutables sur la société, et se fonde sur ses propres catégories, sans recourir à un autre secours. Corrélativement, toute « vérité » qui ne peut être véhiculée par le langage idéologique *ne l'est pas*. Dans un contexte de dictature, par exemple, les personnes idéologisées sont mêmes dans l'impossibilité de nommer « la chose qui n'est pas » comme « la chose qui n'est pas ». Concrètement, dans un pays dictatorial, des mots comme justice, liberté, moralité disparaissent purement et simplement ; le mot « libre » peut seulement être maintenu dans sa dimension matérielle, en disant par exemple : « le chemin est libre », mais on ne peut pas parler de la liberté politique, intellectuelle ou religieuse. Ainsi, la liberté et l'égalité sont groupés dans un seul mot : *pensée-crime*. Par *pensée-crime*, dans un tel contexte, il faut entendre toute pensée qui positivise la liberté, la justice, l'égalité, la moralité, etc. Le régime dictatorial nie l'altérité, s'interdit d'énoncer ce qu'il abolit, afin de ne point accorder de la consistance à ce qui est banni. En d'autres mots, le langage de l'idéologie ne cherche pas à nier le réel et les valeurs politiques, mais plutôt, il ne ménage aucun espace langagier pour exprimer cette négation.

Le langage idéologisé se caractérise également par le mépris total du réel. Cela signifie que tout réel qui contredit de manière trop apparente l'idéologie, doit être purement et simplement gommé, écrasé y compris ses défenseurs ; et le pouvoir s'efforcera de créer de toutes pièces d'autres « réels » plus conformes à ses « vérités ». Dans un tel espace, les mots n'ont pas pour finalité de dire et de refléter les choses, mais ce sont les choses qui doivent, de gré ou de force, se soumettre aux mots.

Ainsi, lorsque la pensée est idéologisée, elle tend à coller aux mots de son idéologie, à réaliser une coïncidence entre elle et le langage qui la traduit. En ce sens, le discours idéologisé n'est pas en réalité manifestation de la liberté de la pensée, mais en est l'aliénation la plus accomplie. Nier le réel c'est refuser à la pensée sa capacité essentielle d'aller au-delà du pensé et de faire montre de sa dimension critique. Dans ce sens, le langage devient mensonge fait à soi-même, en empêchant la pensée de se penser elle-même, en la réduisant dans des catégories qui la rendent incapables de prendre ses distances vis-à-vis de ces catégories, de penser ces catégories et, au

besoin, de les déconstruire et les dépasser. C'est cette distance intérieure qui constitue l'essence même de la pensée. Autrement dit, toute pensée qui est incapable de prendre distance sur les catégories de sa manifestation et sur le code de son déploiement n'est pas une pensée. Lorsqu'un individu pense penser, en étant conscient de son mensonge, en réalité, il ne pense pas. Concrètement, un acteur politique qui, pour une raison ou une autre – souvent matérialiste – fonde son discours politique sur un mensonge conscient, cesse simplement de penser. Tout opérateur politique qui fait des promesses à la population, et dont il est conscient de leur irréalisabilité et pour lesquelles il sait qu'il ne prendra aucune disposition de réalisation, ne pense pas.

Sous cet angle, les mots de l'idéologie ne sont pas que de la non-pensée ; ils sont habités au plus intimes d'eux-mêmes par le *désir de ne pas penser* ; ils ne sont pas positivement coupés du réel, ils sont une *résistance* contre le réel. Le langage de l'idéologie, en coupant le sujet du réel, fait d'une pierre deux coups : il ruine la foi du sujet en sa capacité à percevoir encore ce réel, et par là il ruine la foi en ce réel lui-même, et il offre au sujet un ersatz à cette foi. Lorsqu'un sujet ne dispose plus que des mots de l'idéologie, il devient complètement aveugle ; les choses peuvent bien se présenter à lui dans toute leur évidence, il ne les voit plus. De sorte que l'idéologie s'interpose non seulement entre le sujet et le réel extérieur, mais aussi celui-ci et ses propres expériences les plus intimes. Dans ce sens, le discours idéologique crée un grand fossé entre l'expérience et le sujet de cette expérience, en détruisant chez le sujet toute possibilité de croire encore en ses propres expériences qui n'ont plus de « statut intelligible »¹¹.

Par-là, le sujet se met dans la *peur de la vérité*, dans l'auto-aveuglement, en refusant de penser ce qui convient d'être pensé. On assiste alors à un arrêt radical de la pensée, qui est couvert par les mots de l'idéologie sensés recouvrir la vérité et la peur de la vérité, tâche qu'ils accomplissent de la meilleure manière en prétendant n'énoncer rien d'autre que la vérité absolue, exclusive de toute autre. Le langage idéologique profite du repos imposé à la pensée, pour aliéner le sujet parlant, et lui ouvrir un espace de « mobilité sans limite assignable »¹². On voit bien que sous l'emprise du langage idéologique, le langage est réduit à cette fonction aliénante-répressive, en barrant ce qui fait son essence et corrélativement l'essence de la pensée : la liberté, la critique, la distance, la rupture, la déconstruction.

Étant donné que les catégories de l'idéologie sont figées, inertes, rigides, dans la pétrification du langage, il est donc inutile de leur opposer les évidences du réel. Car elles constituent en soi une véritable résistance contre les poussées de ce réel. Un sujet idéologisé, dépossédé de son pouvoir de percevoir et de penser, est caractérisé par son refus des *évidences* du réel. C'est dans l'idéologie qu'il trouve sa sécurité psychologique. Par l'acceptation

11 C. LEFORT, *Un homme en trop*, Paris, Seuil, 1976, p. 173.

12 C. CASTORIADIS, « Le dicible et l'indisible », in *op. cit.*, p. 137.

de l'idéologie qui est un discours sans sujet, le sujet est effacé et retranché derrière *l'anonymat (le on)*. Le sujet devient alors un « canelanguage », un non-humain, quelque chose comme un mannequin articulé. Dans cette nature, ce n'est plus le cerveau de l'homme qui s'exprime, mais son larynx. Certes la substance qui sort de lui est faite de mots, mais ce n'est pas du langage dans le vrai sens du terme. Il s'agit simplement d'un bruit émis en état d'inconscience, comme le caquetage d'un canard.

Cela veut dire, autrement, que le sujet idéologisé parlant se situe dans une utilisation perversifiée du langage, ruinant tout à la fois la subjectivité de l'individu et l'intersubjectivité. Dans ce contexte, la communication authentique est rendue impossible et remplacée par un simulacre de communication. Tel est d'ailleurs l'idéal du pouvoir totalitaire : briser toute altérité, toute solidarité – dangereuses pour tout pouvoir répressif – afin de réduire l'autre au *même*. Ce type de pouvoir détruit toute rencontre avec l'autre, toute possibilité de *penser publiquement politique ensemble*. Le pouvoir totalitaire empêche la formation d'une véritable opinion publique, contraint la pensée politique hétérodoxe à l'atomisation et à l'impuissance, la privant d'un terrain public commun où seul est possible un véritable débat d'idées ; car c'est la communication des idées qui constitue la condition essentielle pour la pensée, pour qu'un individu puisse se forger ses idées propres. Or, le langage idéologisé – dans sa dimension de la propagande – procède par la censure de cette dimension essentielle.

3. Le langage idéologisé comme propagande et endoctrinement

Dans l'analyse qu'elle fait du système totalitaire hitlérien, Hannah Arendt a montré que le totalitarisme a besoin des idéologies pour sa propagande et pour endoctriner les masses. Pour la philosophe, les idéologies ont pour rôle de « tout expliquer jusqu'au moindre événement en le déduisant d'une seule prémisse »¹³. Arendt les traite donc des *pseudo-sciences* et des *pseudo-philosophies*.

Les idéologies sont des *pseudo-sciences* parce que leurs prémisses, non seulement sont injustifiables, mais aussi non plausibles. À l'opposé, les systèmes scientifiques trouvent leur propre justification dans l'ensemble cohérent d'explications judicieuses qu'ils proposent, même si au départ, leurs prémisses peuvent être loin d'être vérifiées, tout en étant dans la plausibilité. Les idéologies sont des *pseudo-philosophies* car elles posent les prémisses de façon gratuite et arbitraire, sans se soucier de remise en question, et sans jamais les soumettre à l'épreuve du doute ; ce qui est le contraire même d'une attitude philosophique, faite d'inlassable étonnement. Les idéologies allient donc approche scientifique et conclusions philosophiques ; ce sont des pseudo-sciences et des pseudo-philosophies¹⁴.

13 H. ARENDT, *Les Origines du totalitarisme*, trad. P. Lévy, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2002, p.215.

14 Cf. R. BOUDON, *L'idéologie*, Paris, Fayard, 1986.

L'usage de la propagande par les mouvements totalitaires est indispensable pour endoctriner et gagner les masses. Plusieurs moyens sont alors possibles pour réaliser ce but, allant de la terreur psychologique à la torture physique. En effet, la propagande place l'atteinte de ses buts dans un futur qui est toujours lointain. Ce but apparaît comme une sorte de promesse d'un « paradis », et fédère la masse contre un « ennemi objectif » (qui est censé s'opposer à la réalisation de ce but). Arendt précise que « toute la propagande s'articule autour d'une réalité fictive, elle se caractérise par son côté prophétique »¹⁵.

Ayant réduit les individus en atomes et en masses, n'appartenant à aucun corps social, la propagande cherche à mettre en place des fanatiques qui n'ont aucun intérêt personnel à défendre. La propagande crée des images mensongères destinées à la consommation domestique, en faisant de ces images la réalité. Tous ceux qui chercheront à s'échapper de cette image sont appelés à être éliminés. Ainsi, « la propagande vise le lavage de cerveau qui aboutit au cynisme et au refus absolu de croire en la vérité »¹⁶. Il y a ainsi un lien adéquat entre propagande et endoctrinement. Cet endoctrinement se passe de manière cohérente pour trouver plus d'adhérents qui seront davantage atomisés.

Le mensonge est ici plus plausible pour que la vérité n'entre même pas en conflit avec la raison, car les choses auraient pu se passer effectivement de la façon dont le trompeur le prétend. Pour Arendt, « l'avantage du menteur est qu'il sait d'avance ce que le public souhaite entendre ou s'attend à entendre. Il prépare ainsi sa version à l'intention du public. Or la vérité a parfois une attitude déconcertante qui nous met en présence de l'inattendu »¹⁷. Plus un trompeur est convaincant et réussit à convaincre, plus il a de la chance de croire lui-même à ses propres mensonges. Ainsi, ce refus de penser l'expérience de la vie de façon critique, voilà la véritable « langue de bois ».

Comme le mot l'indique, Arendt conçoit l'*idéo-logie* comme la « logique d'une idée »¹⁸, à laquelle on attribue un pouvoir explicatif sur le sens de l'histoire humaine. L'idéologie nazie postule ainsi « être en mesure d'expliquer l'ensemble du cours de l'histoire comme étant le produit de manœuvres secrètes des Juifs, ou comme étant soumis, de manière cachée, à une éternelle lutte de races, aux mélanges de races »¹⁹. Mais, les techniques de propagande utilisées dans le régime totalitaire ne sont que temporaires en vue d'une fin qui est la terreur. Cette dernière, selon Arendt, constitue l'essence même du régime totalitaire qui aboutit à la « banalité du mal » comme expression ultime d'absence de pensée.

15 H. ARENDT, *op. cit.*, p. 654.

16 H. ARENDT, *Les Origines du totalitarisme*, *op. cit.*, p. 654.

17 *Ib.*, p. 126.

18 *Ib.*, p. 752.

19 *Ib.*, p. 101.

4. La « banalité du mal » : cas typique d'absence de pensée

La notion de « banalité du mal » est développée dans la pensée d'Hannah Arendt, à l'occasion du procès d'Adolf Eichmann²⁰, dont elle a fait un compte-rendu philosophique. En effet, Arendt a cherché le mobile qui aurait poussé ce fonctionnaire du régime nazi à travailler courageusement pour la « solution finale », c'est-à-dire l'extermination raciale, principalement dirigée contre les Juifs, et de l'organisation de leur déportation vers les camps de concentration et d'extermination. Pour Arendt, Eichmann avait décidé de ne plus penser.

Or, l'absence de pensée conduit inévitablement à la banalité du mal, définie comme « cette situation où l'anormalité et l'irrationalité deviennent les règles »²¹. Pour Arendt, « incapable de penser, c'est-à-dire dépourvu de toute faculté d'imagination, Eichmann ne s'est pas rendu compte de la signification et de l'importance que ses actes avaient pour ses victimes »²². Le manque d'imagination, « c'est cette incapacité de penser qu'on partage le monde avec les autres »²³. Pour Arendt, les causes de l'irresponsabilité sont à situer en politique dans l'incapacité de s'interroger sur le bien-fondé des règles et des actes.

Les hommes qui se donnent à une vie de la banalité du mal ont l'incapacité de se tenir compagnie même par eux-mêmes dans la pensée ; car, la pensée est un dialogue solitaire et silencieux avec soi-même. Quand on ignore cet aspect de la pensée, se caractérisant dans ce rapport silencieux où l'on fait un examen critique sur ce qu'on dit et/ou fait, on ne craint pas de se contredire. La conséquence de cette incapacité de réfléchir sur ce qu'on fait, « c'est l'impossibilité et le manque du désir de justifier ce que l'on dit ou fait. Vivant dans cette situation d'incapacité, l'individu ne se laissera jamais arrêter par l'idée d'un crime, puisqu'il peut compter le voir oublier dans l'heure qui suivra. Les gens mauvais, pense Arendt, ne sont pas pleins de regrets »²⁴. Le mal est sans limite quand il ne donne lieu à aucun regret. Les actes commis passent aussitôt dans les oubliettes de l'histoire.

On peut se rappeler qu'Eichmann avait provoqué l'indignation de ses juges en déclarant qu'il avait vécu toute sa vie selon les principes moraux de Kant et particulièrement selon la définition que Kant donne du devoir. Kant, en effet, semble affirmer que le bon citoyen doit obéir à la loi civile et qu'aucune circonstance ne peut justifier qu'on puisse se soustraire à ses obligations légales. De là Eichmann en déduit qu'on devait appliquer l'impératif du Troisième Reich : « *Agissez de telle manière que le Führer,*

20 Cf. ID., *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 2002.

21 *Ib.*, p. 255.

22 B. GOTTHOLD, *Les phénomènes du mal et la relationalité de la politique chez Hannah Arendt* dans *Hannah Arendt et le monde aujourd'hui*, op. cit., p. 52.

23 H. ARENDT, *Eichmann à Jérusalem*, op. cit., p. 256.

24 H. ARENDT, *La vie de l'esprit*, vol.1. *La pensée*, Paris, PUF, 2000, p. 249.

s'il avait connaissance de vos actes, les approuverait." Cette "adaptation" de Kant consiste « à expurger la pensée de la pensée de Kant. Le cœur de la morale de Kant réside justement dans la faculté de juger, qui exclut, par définition, l'obéissance aveugle »²⁵.

Si Eichmann avait fait un dialogue silencieux avec lui-même (appelé penser), il n'aurait pas commis cet acte criminel. Il ne pouvait même pas le justifier par le fait d'exécuter des ordres venant du supérieur. Tout le sens moral de nos actes repose sur cette décision que l'homme prend en tenant compte de lui-même, c'est-à-dire de ce deux-en-un. Je ne peux pas faire certaines choses parce que les ayant faites, je ne serai plus capable de vivre avec moi-même. La moralité concerne l'individualité dans sa singularité, ce vivre-avec-moi-même. Ce vivre-avec-moi-même est articulé et actualisé dans ce processus de la pensée ; « car, toute activité de pensée est un dialogue de moi avec moi-même »²⁶.

En commettant le mal, l'homme vit avec un criminel en lui-même, car c'est un deux-en-un. Dans ce cadre, « l'homme développe une certaine intimité avec le malfaiteur en lui, mais une relation insupportable par soi. C'est ce que Socrate appelle la contradiction avec soi-même et que Kant nomme le mépris de soi-même »²⁷. L'homme vivra dans une autopunition, dans un désaccord avec lui-même. Or, il peut avoir des désaccords avec les autres, mais jamais avec lui-même. En étant en désaccord avec les autres, il peut quitter le lieu ; mais il lui est impossible de partir de lui-même en cas de désharmonie. Dans ce cas, un crime caché ne peut exister car je suis moi-même mon propre témoin quand j'agis.

5. Mais c'est quoi « penser » ? : réponse à partir de Socrate

Après ce moment de réflexion, voyons à présent ce que pourrait signifier le fait de « penser ». Pour ce faire, nous nous référons à la personne de Socrate.

En effet, Socrate est ce véritable philosophe qui éveillait ses concitoyens, les poussait à penser, activité sans laquelle la vie, selon lui, non seulement ne vaudrait pas la peine, mais ne serait pas pleinement vécue. Cela veut dire que l'activité première de la pensée, c'est d'éveiller les consciences, de soulever dans le chef des populations, des questions profondes pour un exister authentique. Aussi, Socrate est une « sage-femme » : il purgeait ses concitoyens des préjugés non examinés qui aveuglent le cheminement de la pensée, afin d'« accoucher » la vérité²⁸.

Ainsi, l'expérience de la pensée authentique a conduit Socrate à deux propositions ou affirmations. La première : « *Il vaut mieux subir une*

25 ID., *Eichmann à Jérusalem*, op. cit., p. 478.

26 *Ib.*, p. 480.

27 ID., *Les Origines du totalitarisme*, op. cit., p. 481.

28 Cf. PLATON, *Le sophiste*, 248, Œuvres complètes, t. I, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1950.

injustice que d'en commettre une ». La seconde : « *Je préférerais que la lyre fût dépourvue d'accord et dissonante, qu'il en fût ainsi pour un chœur dont je serais le chorège, que la majorité des hommes fût un désaccord avec moi et me contredise plutôt que de n'être pas, à moi tout seul, consonant avec moi-même et de me contredire* ».

La première proposition nous indique que l'expérience de la pensée authentique suggère d'empêcher l'injustice puisque le monde que nous avons en commun, coupables, victimes ou spectateurs, est en jeu : la Cité a subi une injustice. Pour Socrate, « celui qui commet l'injustice est plus malheureux (*kakodaimonesteros*) que celui qui la subit »²⁹. La seconde proposition, qui est un prérequisit de la première, porte sur l'unité ontologique : être un et ne pas sortir de cette harmonie avec soi. Cet être-un socratique n'est pas à prendre d'après le principe logique d'identité (A est A), mais plutôt dans la logique du *deux-en-un*. Dans ce sens, la pensée est un dialogue silencieux (*eme emauto*) entre moi et moi-même. En effet, pour Socrate, « ce deux-en-un signifiait simplement que, si on veut penser, on doit veiller à ce que les deux qui mènent le dialogue de pensée soient dans de bonnes dispositions, que les partenaires soient amis. Il vaut mieux subir une injustice que d'en commettre une, parce qu'on peut rester l'ami de celui qui l'a subie ; qui voudrait être l'ami d'un meurtrier et vivre avec lui ? Pas même un meurtrier. Quelle sorte de dialogue avec lui ?³⁰ D'où l'importance, pour chaque individu, d'utiliser sa conscience, qui est censée être toujours présente en nous, nous dire quoi faire et de quoi nous repentir. Telle est la voix de Dieu avant qu'elle ne devienne la *lumen naturale* ou la raison pratique de Kant.

Ce qui fait qu'un homme pense et craint sa conscience, c'est sa capacité d'anticiper la douleur des victimes et surtout la présence d'un témoin – qui n'est que lui-même – qui l'attend quand il rentre chez lui. De ce point de vue, penser n'est pas une prérogative de quelques-uns, mais c'est une faculté présente chez chaque individu ; de même, l'inaptitude à penser n'est pas à lier au manque de puissance cérébrale, mais la possibilité pour chacun – y compris les scientifiques, les philosophes, les universitaires et autres spécialistes d'entreprises mentales – de fuir délibérément ce rapport à soi dont Socrate a découvert la possibilité et l'importance.

À quoi cela nous mène-t-il eu égard à notre problème ? Cela nous mène à cette idée : *l'inaptitude ou le refus de penser est la capacité à faire le mal*. Par contre, seules les personnes remplies de cet *eros*, de cet amour désirant de la sagesse, de la beauté et de la justice sont capables de penser.

29 DEMOCRITE, fragment B45, in *Les Écoles présocratiques*, op. cit., p. 517.

30 H. ARENDT, *Responsabilité et jugement*, trad. Jean-Luc Fidel, Paris, Payot, 2005, p. 210.

Conclusion ? Plutôt une pause

Tout au long de cette analyse, nous avons tenté de montrer que le langage idéologisé culmine dans l'« anesthésie générale » de la pensée et l'auto-destruction du langage, tout en révélant, par contraste, l'essence même de la pensée et du langage en général. Quelle est cette essence ? Pour la pensée : être critique, auto-critique, ouverte, non dogmatique, dans une posture permanente de dé-reconstruction. Pour le langage : dire le vrai, dire ce qui est réellement, tout en évitant l'instrumentalisation du discours par des mots mensongers. Nous avons tenu à souligner que le langage idéologique totalitaire institue des mots qui se veulent totalement adéquats aux choses, des « mots-vérités » qui sont pour cela purs mensonges. Ainsi se déploie un langage dans lequel le mépris de l'être et de la vérité est absolu, un discours où les mots se substituent aux choses ou dictent les choses d'une façon à la fois dérisoire et effrayante.

L'individu à la conscience « idéologique » rompt complètement tout contact avec le réel et avec sa propre pensée. Le langage idéologique suppose et produit un sujet coupé de ces deux pôles de la vérité qui sont à la fois les deux limites constitutives du langage : la vérité de fait – le socle d'objectivité irréductible – et la vérité méta-physique – les idées, les valeurs, les significations imaginaires sociales. Le langage idéologique est à cet effet un narcissisme absolu du langage, en abolissant la différence entre le mot et la chose, entre le mot et la signification ; les mots deviennent leur propre référent ; la chose n'est plus ce à quoi le mot doit se mesurer, mais c'est au contraire toute chose qui désormais sera mesurée à son intégration possible dans le langage idéologique, et dont on peut aller jusqu'à nier l'existence – non seulement dans le mot mais dans la chose même, s'il s'avère qu'elle est inintégrable.

Or la particularité de la pensée, c'est d'interroger le sens de la vie, d'accompagner la vie en s'intéressant aux concepts comme la justice, le bonheur, la tempérance, etc. Ainsi, « si le bien véritable consiste en la justice et en la tempérance, toutes les forces de l'individu et celles de la cité doivent tendre à acquérir ces vertus »³¹. Socrate appelait cette quête de sens eros, forme d'amour qui est principalement besoin et recherche du plus être ou augmentation de l'être. Puisque cette quête est une sorte d'amour et de désir, les objets de pensée ne peuvent être que les choses qu'on peut aimer : la justice, l'ordre, la beauté, la sagesse, l'harmonie, etc. Tels sont les véritables biens politiques : rendre le peuple meilleur. Dans ce sens, la laideur existentielle et le mal ne relèvent pas de la pensée authentique et salvatrice.■

31 PLATON, *Gorgias*, Paris, Flammarion, 2018, p. 17.